

CB417
N6



BIBLIOTECA



A.B. PUBLICA DEL ESTADO

PARADOXES SOCIOLOGIQUES

I

REGARD EN ARRIÈRE

Dans une réunion mondaine berlinoise un peu nombreuse, j'étais assis en un coin, et contemplais le tableau que j'avais devant les yeux. Le maître de la maison contraignait son visage dur et récalcitrant au sourire figé ou plutôt au ricanement d'une danseuse, trahissant trop clairement qu'il a été emprunté pour la circonstance au costumier. La maîtresse de la maison donnait à ses lèvres passées au rouge une courbe aimablement douce-reuse et décochait de temps à autre sur quelques invitées plus jeunes et plus jolies qu'elle, des regards chargés d'un triple extrait de venimeuse envie. Les jeunes filles jouaient, les unes adroitement, les autres si malhabilement qu'on se sentait tenté de les siffler et de leur lancer des pommes cuites, le rôle vaudevillesque de l'ingénue ahurie et intimidée. C'étaient des petites bouches oubliées entr'ouvertes dans un trouble charmant,

des yeux levés au ciel dans une extase sans cause, c'étaient des « ah ! » et des « oh ! » complètement idiots, des explosions de petits rires imbéciles, tels que peuvent en avoir des huitres chatouillées par un doigt espiègle, des petites réponses spirituelles de nature à vous faire lever les bras et à pousser des hurlements de douleur ; et au milieu de toutes ces minauderies et manières précieuses, le sang-froid merveilleux d'un guerrier blanchi sous les armes, de temps en temps un regard dérobé acéré et impitoyable sur une rivale, un jugement cruel ou haineux sur sa personne et sa toilette, une estimation boutiquière minutieuse du prix de celle-ci, l'observation scientifiquement exacte de la durée de sa conversation avec les différents messieurs, et la constatation du nombre de ses danseurs et adorateurs ; et au cours de ce froid calcul de tête, à tout instant un agenouillement mental enthousiaste devant sa propre personne, et la répétition de la fervente litanie d'adoration personnelle : « C'est toi qui es la plus belle, la plus intelligente, la plus gracieuse de toutes. Amen ! » Les messieurs jeunes et ceux qui voulaient l'être formaient de dignes partenaires de cette « ravissante guirlande de dames », suivant l'expression consacrée. Ils admiraient la blancheur et la glaucure de leur devant de chemise, le vernis de leurs

souliers pointus de pieds plats, la courbe hardie des basques de leur habit. Ils arrivaient presque à imiter le truc du caméléon, tournant un œil amoureux vers une jeune fille, un autre plus amoureux encore vers la glace. Le vide de leur esprit était rempli par une seule image : celle de leur propre irrésistibilité. Quand l'un d'eux causait avec une dame, il observait de toute la tension de ses facultés psychiques l'effet qu'il produisait sur elle, et qu'il tâchait de renforcer au plus haut point possible par cent plaisants artifices du corps, de la voix, du regard, de la parole. Pendant ce temps, la dame aussi était préoccupée uniquement de produire sur lui la plus profonde impression qu'elle pouvait, et le choc de ces deux vanités démesurées, de ce double égoïsme impitoyable, laissait visiblement chez la dame et chez le monsieur un sentiment de plaisir, tel que l'éprouve l'organisme quand il a conscience d'une grande et utile dépense de forces. A côté des sots et des sottises passionnément amoureux d'eux-mêmes, des infâmes chasseurs de chevelures des deux sexes qui, dans un salon, comme dans une forêt vierge, cherchent uniquement des victimes, pour pouvoir suspendre des trophées à leur ceinture, il y avait aussi d'autres figures qui pouvaient amuser l'observateur. Des intrigants pratiques

assiégeaient les mères et les tantes de riches héritières. De répugnants imbéciles formaient des groupes autour d'une coquette bête et effrontée sur le compte de laquelle on se chuchotait à l'oreille toutes sortes de sales histoires, et leurs yeux de faunes, leur sourire de satyres trahissaient les pensées inavouées qui émoustillaient agréablement leurs sens dépravés. On se pressait autour d'un jeune homme à mine importante, l'influent secrétaire particulier d'un ministre, et l'on n'avait pas honte d'écouter avec un bas sourire de flagornerie ses ineffables platitudes. Un poète célèbre fut poussé dans un coin par deux dames prétentieuses qui cherchaient à dissimuler leurs couches corticales annuelles, et avaient pris pour prétexte de dégorger de niais lieux-communs sur des œuvres littéraires. Un profond philosophe eut la maladresse de se fourvoyer dans un petit cercle qui s'était formé autour d'un peintre tout bouffi d'orgueil, et la naïveté de se mêler à la conversation. Le peintre ne parla que de lui, de ses rivaux, de ses tableaux et de ses succès, et n'offrit matière au penseur, pendant un long quart d'heure, qu'à des propos puérils de diseur de riens, dont il dut ensuite rougir. Un acteur débita, sur un ton important et pénétré, comme s'il éjaculait des révélations du haut du Sinaï, de fades

anecdotes de théâtre, et des yeux de ses auditrices jaillissaient des ardeurs d'admiration qui menaçaient de comburer le gilet du comédien pontifiant. Un fort millionnaire passait en revue cette cohue agitée, et méditait, plein d'estime pour lui-même, combien il était plus grand et plus élevé que tous ces poètes et ces philosophes, ces comédiens et ces peintres, petites gens à qui la mode et les préjugés de la société accordent une certaine considération uniforme, mais qui, pris tous ensemble, ne valaient même pas la centième partie de sa signature. C'est ainsi que ce mélange de niaise présomption, de sotte afféterie, de sentiments bornés et bas, d'inexorable égoïsme et de pure et simple bêtise sans autre qualificatif, tourbillonna pendant cinq ou six longues heures, tantôt en dansant, tantôt en causant, à l'accompagnement harmonieux de la musique ou du bruit des assiettes et des tasses, jusqu'à ce qu'enfin, le visage tiré et les yeux cerclés de noir, on s'apprêtât au départ.

Rentré chez moi, je repassai dans mon esprit, suivant ma fâcheuse habitude, les impressions de la soirée. Pourquoi m'étais-je fatigué par cette veille malsaine ? Pourquoi m'étais-je privé des douceurs du lit, pour respirer dans la chaleur et dans l'encombrement un air dont l'oxygène avait été déjà

consommé par des gens vulgaires, niais, méchants ou indifférents? Quel avantage physique, intellectuel ou moral, avais-je retiré de ce tracas? Quelles impressions agréables avais-je reçues, quel mot intelligent enfin avais-je entendu, à quel propos heureux avais-je moi-même été incité? En repensant aux dernières heures écoulées, je ne trouvai rien. Un désert avec quelques os de chameaux desséchés et le jappement lointain des chacals; des ténèbres rayées de quelques phosphorescences répugnantes de putréfaction; un trou noir dans la vie. Je rougissais de la lâcheté avec laquelle j'avais accepté l'invitation, parce qu'on ne peut pourtant froisser par un refus le maître de maison bien posé et influent; je me sentais humilié au souvenir de la tolérance immorale avec laquelle j'avais subi des remarques impudemment présomptueuses ou niaisement plates, en y souriant même poliment; de l'inconcevable faiblesse avec laquelle j'avais participé moi-même au radotage des gens, avais pataugé dans le borbier banal de leurs vues, faiblesse qui m'apparaissait après coup comme une complicité coupable sans circonstances atténuantes. J'avais un vrai mal de cheveux, d'autant plus pénible qu'il n'avait pas été précédé du plaisir de l'ivresse. Or, selon la coutume, ce n'est pas contre

moi, le seul coupable au fond, mais contre les autres, que je donnai carrière à ma mauvaise humeur. Il est tellement humain de rendre les autres responsables du mal que l'on s'est fait soi seul! Je cherchai en conséquence à soulager mon humeur aigrie, en prononçant une condamnation générale sur l'humanité. Tous polichinelles, onagres, ou coquins! Bestiaux ruminants, ou fauves sanguinaires, ou vulgaires mâlins de l'espèce de ceux dont on noie les petits ou que l'on donne à qui les veut. Un dégoût ou une horreur! Et c'est un drôle ou un fou, celui qui, sans y être contraint sous peine de mort, se mêle à cette vermine, hurle volontairement avec les loups et mugit avec les bœufs, vante avec le vautour les délices de la charogne, et fait la cour à la dinde pour son esprit!

Tandis que des pensées blasphématoires de cette sorte se pourchassaient dans mon cerveau, mes yeux tombèrent par hasard sur mon microscope, resté sur mon bureau à la suite de mon travail de la journée. Cet instrument agit sur moi comme jamais auparavant. La comparaison pourra sembler étrange, mais il parut se poser devant moi comme Phryné nue devant les juges d'Athènes, et dire : « Regarde-moi, et ensuite condamne, si tu en as le courage. » En moi s'éleva une voix qui,

sérieuse et autoritaire, me taxa d'injustice, et commença à célébrer avec enthousiasme l'humanité que je venais de condamner. Comment avais-je l'audace de traiter de sots et de superficiels ces mêmes hommes qui ont pu inventer le microscope ! Quel travail intellectuel profond, persévérant et vigoureux, présupposait déjà ce seul instrument ! Il se peut que ce soit le hasard qui d'abord ait enseigné comment un verre concave, comment un verre convexe, comment l'assemblage des deux verres se comportent devant un rayon lumineux. Mais l'esprit humain devait exploiter ce hasard à l'aide de son travail, pour en retirer toutes les virtualités qu'il renfermait. On dut suivre et fixer exactement la voie parcourue par les rayons lumineux à travers les différents verres, tantôt divergents, tantôt parallèles, tantôt convergents. On dut trouver la théorie géométrique de ces phénomènes. On dut construire des appareils d'une admirable finesse, pour tracer sur une plaque de verre des lignes qui divisent un millimètre en cent parties. Les hommes sont venus à bout de tout cela. Et en vue de quoi ont-ils dépensé tant de peine et de perspicacité ? Pour étendre imperceptiblement, d'une distance toute petite, échappant presque à la mesure, les limites de la connaissance. L'ignorant seul, en effet, prend

le change sur les services réels que le microscope est à même de rendre. Ce qu'on distingue avec son aide n'est rien, non seulement comme étendue, mais aussi comme importance, auprès de ce que l'on voit à l'œil nu. Le chien offre beaucoup plus d'intérêt que l'infusoire, et le chêne que la bactérie. Une artère est beaucoup plus merveilleuse qu'un vaisseau capillaire, le mouvement complexe d'un bras beaucoup plus surprenant que le simple mouvement de reptation d'une parcelle de protoplasma ou que la vibration brownienne d'une infime particule de matière inorganique, et une poitrine humaine avec tout ce qu'elle contient, beaucoup plus étonnante qu'une cellule et que ce qu'elle renferme. Les renseignements qu'un seul regard sur le monde extérieur nous apporte au sujet de toutes les conditions du cosmos et de notre « moi », ne sont même pas comparables à ceux que peut nous donner l'étude la plus persévérante de préparations microscopiques. Ce qu'en réalité nous voudrions savoir : comment sont constitués les corps dans leur essence la plus intime, de quels derniers éléments les plus simples ils sont composés, comment agissent les forces chimiques et biologiques, le microscope ne nous en dit pas le moindre mot. La dernière forme que nous dévoile même le meilleur de ces instruments, c'est la

cellule, dans laquelle nous distinguons un noyau. Peut-être voyons-nous aussi ce noyau consister en une enveloppe, en une matière vraisemblablement liquide, et en un corpuscule central. Mais là s'arrêtent la vue et la distinction. Pourtant, à en conclure d'après ses fonctions, le noyau cellulaire doit être une machine excessivement compliquée, dont nous devrions connaître la construction et le travail, pour pénétrer le secret de la vie. Entre le noyau cellulaire encore perceptible tout juste et ses derniers éléments constitutifs, s'étend encore une si énorme distance, que le petit bout de chemin entre le tissu visible à l'œil nu et la cellule, que nous pouvons parcourir à l'aide du microscope, ne signifie rien comparativement. C'est absolument comme si je voulais, assis à Berlin dans une chambre, regarder du côté de New-York, et ouvrais la porte, de sorte que j'aurais agrandi mon horizon de toute la largeur de l'antichambre. Et pour cet imperceptible allongement de la perspective, les hommes se sont donné tant de peine, ont dépensé tant de travail persévérant, d'esprit et d'habileté !

De mon microscope mon regard se porta sur ma bibliothèque, où il tomba tout d'abord sur les œuvres de William Thomson et de Helmholtz. Je

réfléchi à ce que nous savons aujourd'hui de ce que l'on nomme si inexactement les secrets de la nature. La nature n'a pas de secrets ; elle fait tout avec une franchise débonnaire. Ses fonctions s'accomplissent au grand jour, avec dégagement de lumière et de bruit, avec accompagnement de phénomènes qui éveillent l'attention. Notre faute, ou plutôt notre faiblesse, c'est de ne pas comprendre ce qui se passe autour de nous et en nous. De même que des parents parlent en présence de tout petits enfants sur toutes les choses possibles, sans que l'esprit encore trop peu développé des petits auditeurs auxquels on ne prend pas garde puisse comprendre le fond de la conversation et retenir autre chose que quelques mots sans enchaînement, ainsi la nature se livre en notre présence à tous ses travaux, et nous regardons avec des yeux stupides d'enfants, et nous ne comprenons pas, et nous ne remarquons de temps en temps qu'un coup de main, un mouvement qui revient fréquemment, un mot, sans soupçonner la signification et l'intention de tout cela. On voit que je ne m'exagère pas l'étendue de notre connaissance de la nature. Mais même le peu que nous sommes parvenus à dérober à la grande Mère, quels dons magnifiques ce peu ne présuppose-t-il pas chez nous autres hommes !

Pendant des siècles, des dizaines de siècles, on a dû épier, dépenser en masse énorme pénétration, mémoire, facultés de combinaisons, puissance d'imagination, déployer au plus haut degré patience et attention ; on a dû éviter les fourvolements les plus perfides, vaincre les habitudes les plus obstinées de la pensée, pour parvenir à notre état actuel de la connaissance de la nature. C'est un tableau favori de ma fantaisie, de me représenter Pythagore visitant, en sa qualité d'illustre savant étranger, sous la conduite des professeurs compétents, le laboratoire de physique et de chimie d'une grande université de nos jours. Je me dépeins ce qui se passe dans son esprit, et les alternatives d'étonnement, de recueillement religieux et d'admiration sur sa physionomie, à la vue et à l'explication des appareils qui permettent d'analyser la nature chimique des sources du rayonnement du soleil et même des nébuleuses, d'enregistrer le nombre des vibrations d'une onde sonore par seconde, le nombre et l'étendue des vibrations d'un rayon lumineux, de mesurer la rapidité de la translation d'un courant électrique à travers un fil de cuivre ou d'argent, de reconnaître la quantité de chaleur qui, dans la combinaison ou la décomposition chimique de deux gaz, est libérée ou absorbée. Quel horizon

s'ouvrirait soudainement devant lui ! Quel élargissement en quelque sorte divin de son esprit sentirait-il en lui ! Et cet antique fils de la Grande-Grèce savait cependant déjà tant de choses, et avait déjà eu l'idée de chercher derrière les phénomènes naturels de simples et fixes rapports de nombres ! Que ne fallait-il pas pour arriver à la supposition que l'air que nous respirons est composé de plusieurs corps, que l'eau simple, omniprésente, qui pour cette raison nous est familière et pendant des milliers d'années n'attira certainement pas l'attention des hommes, est composée de deux espèces de gaz, qu'un son est en réalité une ondulation, et une unique couleur plusieurs milliards ou billions de vibrations ! Quand en effet j'analyse mes sentiments, je trouve que ce qui m'émeut, c'est bien moins ces faits actuellement connus de nous, que le désir qui nous a incités à les chercher. Les hommes qui consacrèrent à la modeste eau des années de recherches et de contemplation, qui, partant de l'observation que la chaleur la réduit à l'état gazeux, se demandèrent si la vapeur à son tour n'est pas composée de vapeurs ou de gaz plus simples, ces hommes n'étaient ni obtus ni légers. Ils ne se contentaient pas de l'apparence superficielle ; ils voulaient aller au fond de toutes choses. Ou bien les hommes qui

s'arrêtèrent à quelque chose d'aussi banal qu'une impression de la vue et de l'ouïe, et voyaient dans cette impression en apparence une et indivisible la somme de plusieurs éléments primaires, ces hommes étaient-ils par hasard des jouisseurs frivoles qui vivaient nonchalamment sans souci du lendemain ? Non, ces hommes étaient moraux ; ils étaient profonds et grands. Ils ne cherchaient pas la satisfaction de leurs sens grossiers et très grossiers, mais des jouissances pour le sens le plus délicat que nous possédons : le besoin de vérité et de connaissance. Sans doute, c'est aussi un plaisir de trouver une vérité nouvelle, et vraisemblablement un plaisir de beaucoup supérieur à celui que peut nous procurer n'importe quelle autre satisfaction physique. Le cri d'Archimède : « Trouvé ! » résonne plus joyeusement à travers l'histoire de l'humanité, que l'exclamation ivre d'un amant quelconque lors du premier enlacement avec sa bien-aimée, et l'effroi muet de Newton, quand son chat, renversant sa lampe, causa la destruction de ses feuilles chargées de ses plus importants calculs, fut sans aucun doute une sensation aussi torturante que celle de Napoléon le soir de Waterloo. Mais c'est pourtant un plaisir de toute autre espèce que ceux que peuvent procurer un bon dîner ou même une suite de bons

diners s'étendant jusqu'au terme de l'existence, le pavanement dans de beaux vêtements, des compliments flatteurs de voisins de table, des conquêtes amoureuses et des succès mondains, et ce sont vraiment des hommes devant lesquels on voudrait joindre les mains, ceux qui ne demandent d'autre but à leur existence que l'espoir de trouver une vérité, et dont le bonheur et la joie consistent en une nouvelle connaissance.

A côté des physiciens, des astronomes, des naturalistes, mon regard, glissant lentement, atteignit les philosophes. Fechner, Lange, Wundt, Zeller, Spencer, Bain, Mill, Taine, Ribot, tels sont les noms que je lus à la file sur le dos de livres qui me sont chers. C'était une vision à la Macbeth. Des têtes armées, des figures couronnées surgissaient devant mes yeux ; un long cortège de rois sortait de l'obscurité et passait majestueusement devant moi, saluant d'une inclination légère de leur tête puissante, souriant d'un œil bienveillant. Et à l'encontre de Macbeth auprès de la sorcière, je ressentis à cet aspect non de la terreur, mais une élévation indicible. Car ces rois, ces conquérants de vastes contrées intellectuelles, ces capitaines victorieux contre des erreurs redoutables, n'étaient pas des ennemis, mais mes propres superbes aïeux, et me dire de leur parenté, quelque distante qu'elle

soit, de leur descendance, quoique à un degré très lointain, c'est une pensée incomparablement fière. Et cette descendance, cette parenté ne peuvent être contestées. Nous tous qui avons part à la culture de notre temps, nous faisons partie de la famille de ces rois de l'esprit, quand ce ne serait que comme fils cadets et sans espoir de leur succéder dans les plus hautes places ; nous avons la ressemblance familiale avec les augustes têtes à médaille ; nous pouvons prouver la possession de bijoux de famille, de pensées et de vues que nous avons hérités de ces ancêtres. Ils ont travaillé pour nous comme des géants, et nous vivons, presque sans y prêter attention, au milieu de connaissances dont l'acquisition a été beaucoup plus merveilleuse que tous les travaux d'Hercule réunis.

Je répétais ce qu'on a fait déjà si souvent avant moi, que cela est presque devenu un lieu commun : inspiré par la vue de *L'homme préhistorique*, de Lubbock, je parcourus mentalement l'évolution entière de notre espèce, depuis sa première apparition sur la terre jusqu'au jour actuel. Quelle ascension ! Quelle succession de tableaux glorieux et sublimes ! Les hommes qui ont laissé dans les marais danois leurs déchets de cuisine, et dans le Néanderthal, à Cro-Magnon et à Soluté, leurs crânes, ces hommes n'étaient pas beaucoup au-

dessus des animaux quelque peu doués, peut-être pas au niveau du caniche savant auquel sir John Lubbock essaya d'apprendre à lire ; en tout cas, ils étaient à un niveau plus bas que les habitants de la Terre de Feu, les Boschimans ou n'importe quel type humain actuellement vivant. Ils étaient plus mal protégés contre le froid et l'humidité que le ver de terre nu, qui du moins peut s'enfoncer rapidement et facilement dans le sol. Ils étaient plus faibles que les grands carnassiers, plus lents que les animaux ongulés, plus dépourvus de défense que les herbivores à cornes. Quand ils ne trouvaient pas de fruits d'arbres, ils restaient pitoyablement accroupis le long des côtes de la mer, attendant que la marée basse leur abandonnât sur les fonds à découvert, comme nourriture, des vers et mollusques de toute espèce. Mais dans ces misérables créatures vivait quelque chose qui faisait d'elles l'orgueil de la terre. Seuls dans la série à nous connue des êtres vivants, ils n'acceptaient pas leur destinée et engageaient la lutte contre les conditions d'existence que leur imposait la nature. Ils étaient nus ? Ils inventèrent à leur usage des enveloppes, depuis la mythique feuille de figuier jusqu'à la robe de soie et de velours du couturier à la mode des grandes villes, que des gens très sérieux regardent comme une